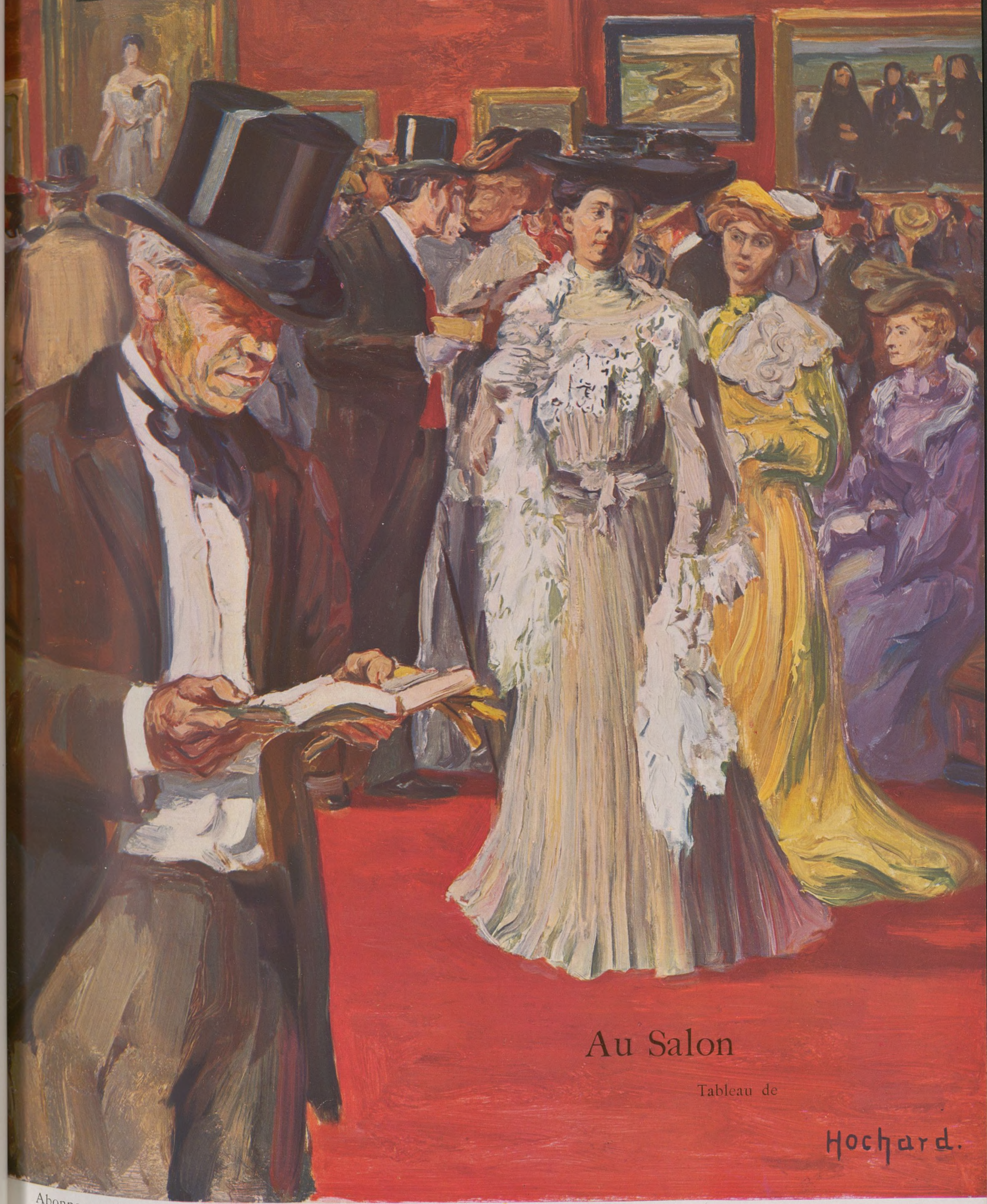
Juin 1904
22e Année
N° 171

FIGARO ILLUSTRÉ

Publication
Mensuelle



Au Salon

Tableau de

Abonnement d'un an { France. . . . . 36 francs
Étranger (*Union postale*). 42 —

Prix { 3 francs ;
Étranger : 3 fr. 50

Ayuntamiento de Madrid

Tout se passe au grand jour

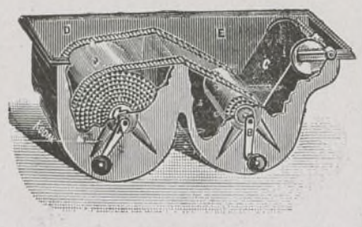
dans la photographie Kodak

de 6,50 à 400 Frs

Tous les KODAKS se chargent en plein jour avec la pellicule Kodak "N·C." orthochromatique qui ne se roule pas.

La Machine **KODAK** à développer

Développe en plein jour



SANS APPRENTISSAGE

la pellicule Kodak "N.C." orthochromatique qui ne se roule pas

LES APPAREILS
LES PELLICULES N.C.
LES PRODUITS

KODAK

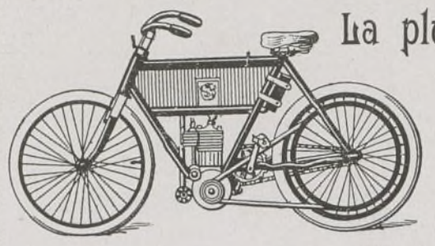
Se trouvent seulement dans les bonnes Maisons de fournitures photographiques.

EASTMAN KODAK

PARIS — 5, Avenue de l'Opéra, 4, Place Vendôme
LYON — 26 et 28, Rue de la République
BRUXELLES — 36, Rue du Fossé-aux-Loups

CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

LA MOTOCYCLETTE WERNER



La plus ancienne
La plus pratique
et la plus répandue
des bicyclettes à pétrole

La Motocyclette WERNER a gagné toutes les grandes courses sans exception

PARIS-MADRID — première en 8 h. 55 m.
PARIS-VIENNE — (1.500 kilomètres) premier et second prix.
PARIS-BERLIN — (1.200 kilomètres), premier prix.
CIRCUIT DU NORD — (992 kilomètres), premier prix.
PARIS-BORDEAUX EN 1900 — (558 kilom.), premier et second prix.
CONCOURS DE L'EXPOSITION DE 1900 — (800 kilomètres), premier prix.
TOUR DE HOLLANDE — (516 kilomètres), 3 premiers prix.
CONCOURS D'ENDURANCE — (1.000 kilomètres), premier prix, *etc.*

WERNER Frères Limited, 10bis, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

Voir près l'Opéra
3, Rue Lafayette, PARIS

"VERASCOPE RICHARD"

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAUX

LE MERVEILLEUX DESTRUCOR

supérieur à tous les coricides (*Rondelle-Emplâtre*) infaillible, d'un emploi facile pour guérir en 3 jours par simple application d'une rondelle.

CORS - OIGNONS - ETC.

Se trouve chez pharmaciens et herboristes
Pharm CHARLARD, 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris
Prix : Boîte, 1 25 ; 1/2 Boîte, 0.75 franco

PARIS. — HOTEL DE LILLE ET D'ALBION, 223, Rue Saint-Honoré, close Place Vendôme. First class. All modern improvements. Every home confort. Large hall. Restaurant. luncheons and dinners at fixed price or à la carte. Telegrams : Lilalbion, Paris.—Henri Abadie, Proprietor.

LES CAPSULES D'**APIOL** DES DES **JORET & HOMOLLE**

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Dépôt Gal : Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

AVIS AUX MAMANS

Demandez à vos médecins quels sont les effets causés par les trépidations sur les cerveaux et la digestion des jeunes enfants.

La Sociable Bté dont le constructeur est

EUG. VINCENT
141, boul. St-Germain, PARIS

est la seule voiture d'enfant à suspension réglable et évitant toutes trépidations.

OCCASION. — Les Fauteuils-Roulants ayant servi à l'Exposition de 1900 sont à vendre à l'état de neuf chez leur constructeur, Eug. VINCENT, 141, b. St-Germain, à Paris. — Envoi du Catalogue complet de Fauteuils-Roulants pr appartements et parcs.

SAVON À L'EAU DE LUBIN

COMPLÉMENT INDISPENSABLE DE L'

11, Rue Royale, PARIS. — *En Vente Partout.*

COMPLÉMENT INDISPENSABLE DE L'

EAU DE TOILETTE LUBIN

LE CORSET CHATELAINE

Dernière Création de A. CLAVERIE

Le Corset **CHATELAINE**, par sa coupe très étudiée et toute spéciale, par sa confection idéale et parfaite, — tout en conservant la forme droite du corset à la mode, — donne à la femme, même forte, une allure légère et gracieuse, une taille élégante et souple, absolument proportionnée à son corps ; il fait, en un mot, judicieusement ressortir tous ses avantages physiques, tout en dissimulant, même aux yeux les plus exercés et les plus malicieux, toutes ses petites imperfections.

Aussi est-il recommandé particulièrement à l'attention de toutes les dames qui desirent être bien corsetées sans être obligées de se torturer le corps.

Pour plus amples renseignements nos aimables lectrices sont priées de demander à **M. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin, à Paris,** *son ALBUM spécial de Corsets, qu'il se fera un plaisir de leur adresser gracieusement et sans frais par retour du courrier.*

CADEAU

utile et de valeur offert à tout acheteur

AVIS ET BON CONSEIL

Pour avoir une bonne montre garantie et au prix réel de fabrique, écrivez à E. DUPAS, Directeur du **GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANCON** (Doubs), qui envoie *gratis* et *franco* le magnifique album illustré contenant le plus grand et le plus beau choix de montres, bijouterie, réveils et pendules.

Nouvelle montre **CHRONOMETRE LA NATIONALE**, boîte acier noir ou metal blanc, ancre 15 rubis, réglée à 20 secondes par jour, **28** fr., qualité extra, réglée à 10 secondes, **35** fr. Se fait également en argent, plaqué or et or. PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE.

ROUE LIBRE EADIE-HYDE

Machine à écriture visible

"HAMMOND"

TÉLÉPHONE 305-10
Adresse Télégraphique : TYPEWRITER-PARIS

Les **MIRACLES** DE LA **MÉCANIQUE !**

Il faut 60 Machines DE TOUTE autre Marque pour exécuter le travail qu'on fait avec

UNE SEULE HAMMOND

110 Caractères répartis en 30 Langues diverses

Catalogue, Renseignement, Démonstration. Essai GRATIS

P. CASTELLI, Agent Général, France et Colonies
9, RUE LE PELETIER (Coin du Boulv des Italiens) PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Billets d'aller et retour de Famille pour les STATIONS THERMALES

de Chamblet-Néris (**Néris-les-Bains**), **Évaux-les-Bains**, *Moulins* (**Bourbon-l'Archambault**), *Saint-Gervais-Châteauneuf* (**Châteauneuf-les-Bains**) **La Bourboule, Le Mont-Dore, Royat**, *Rocamadour* (**Miers**), **Vic-sur-Cère, Le Lioran.**

Réduction. — Pour les trois premières personnes : prix des billets d'aller et retour ordinaires du G. V. 2 ; pour chaque personne en plus, à partir de la quatrième, réduction de **50 %** sur le prix des billets simples applicables aux trajets d'aller et retour.

TARIF **G. V.** N° **6** (ORLÉANS)

Il est délivré du **15 Mai au 15 Septembre**, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des **Billets d'aller et retour de famille** en 1re, 2e et 3e classes, au départ de toutes les gares du réseau, pour les stations ci-dessus indiquées distantes d'au moins 125 kilomètres de la gare de départ.

Il peut être délivré au Chef de famille titulaire d'un Billet de famille et en même temps que ce Billet, une **Carte d'identité**, sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du Tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le Billet.

Le chef de famille conserve le choix de la classe dans laquelle il pourra effectuer ses voyages à demi-tarif.

L'itinéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire inscrit sur le billet collectif ou un itinéraire plus court, sans arrêt en cours de route.

Exceptionnellement, le Chef de famille peut être autorisé à revenir seul à son point de départ, à la condition d'en faire la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas il lui est délivré un Coupon spécial pour son voyage de retour, lequel doit être signé par le titulaire avant usage.

Les billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du public ; l'itinéraire peut n'être pas le même à l'aller et au retour.

Deux enfants de trois à sept ans sont comptés pour un voyageur à place entière. Pour un seul enfant, ou un enfant en excédent sur un nombre pair, le prix est la moitié de celui que paierait un voyageur à place entière.

La durée de validité des billets est de deux mois.

La durée de validité peut être prolongée d'un mois moyennant supplément de 20 % du prix du billet.

Les voyageurs ont la faculté de s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire ; mais ils doivent faire apposer, à l'arrivée, dans l'un des cadres réservés à cet effet, le timbre de la gare où ils s'arrêtent.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 171 | PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | RÉDACTION, ADMINISTRATION, *26, RUE DROUOT, PARIS* — Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | JUIN 1904

Un Peintre de la Vie Moderne, à l'Age Romantique :

à propos d'une Exposition récente

Constantin GUYS

Reproduction interdite

SORTANT DU THÉATRE

Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.

Quelques bons esprits se sont formés en Comité pour organiser une exposition de l'œuvre de CONSTANTIN GUYS, et décerner à sa mémoire un buste, dont le produit de l'exposition et les souscriptions assureront les frais.

Tous ceux qui, depuis vingt ans, se sont appliqués à parler de CONSTANTIN GUYS, comme d'un dessinateur infiniment intéressant seront dans la joie. Depuis vingt ans, il semble bien que le public fit souvent la sourde oreille à tous leurs appels, et qu'il s'obstina à tenir CONSTANTIN GUYS pour un barbouilleur négligeable. Il faut bien le dire, CONSTANTIN GUYS avait contre lui d'avoir été défendu par BAUDELAIRE, en des pages d'une suprême éloquence, des pages qui assurent un nom contre l'oubli, pour l'éternité ; et BAUDELAIRE longtemps ne fut pas des écrivains dont le public faisait ses auteurs de chevet. Alors, sans se donner la peine d'étudier l'œuvre, d'étudier l'effort

Ayuntamiento de Madrid

Retroduction interdite JEUNES FEMMES DE SCUTARI Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.

que l'artiste accomplit, de comprendre à quelle passion de noter tout ce qui frappait GUYS, en un graphisme parfois jeté à la diable, le bon public demeura silencieux ; il voulut méconnaître celui que BAUDELAIRE désignait par excellence « le peintre de la vie moderne »; il s'appliqua à ignorer jusqu'au nom de ce grand voyageur, de ce citoyen du monde, qui poursuivit la ligne, la forme, le caprice du mouvement, le type brutal ou élégant, le crayon à la main, depuis le boulevard parisien et les parcs de Londres jusqu'à la mer Noire, et plus loin encore, non pas en dandy blasé, mais « en homme possédant à chaque minute le génie de l'enfance, c'est-à-dire un génie pour lequel aucun aspect de la vie n'est *émoussé* ». C'est encore BAUDELAIRE qui parle ainsi.

Aujourd'hui, l'on est revenu à plus de justice : des amateurs éclairés ont réfléchi que BAUDELAIRE et NADAR — un autre fervent de GUYS — n'étaient pas des imbéciles; que s'ils avaient réuni et gardé un grand nombre de dessins et de croquis, d'aquarelles et de lavis de CONSTANTIN GUYS, c'est que probablement des hommes de goût y pouvaient puiser une satisfaction d'art : qu'il fallait seulement se donner le temps de secouer la vieille poussière des hésitations traditionnelles et prêter sans parti pris, de l'attention à tout ce labeur infatigable d'un homme qui avait regardé dans la foule infatigablement, avec passion ; et ces amateurs-là ont compris ; ils sont devenus à leur tour les apôtres du méconnu.

Ce n'était pas d'ailleurs une figure banale que ce CONSTANTIN GUYS, et l'homme est aussi curieux que son dessin; on peut même dire qu'il est tout entier, avec son caractère mystérieux et fantasque, avec ses appétits et ses dégoûts, avec sa fièvre de tout dire, n'importe comment, qu'il s'agisse des plus basses misères de l'échelle sociale ou des élégances les plus insolentes ; des sentiments les plus ingénus, ou des minutes les plus héroïques ; des choses qui semblent le moins prêter au pittoresque, et de spectacles les plus graves dont, par à-coup, le ridicule essentiel et inévitable se révèle.

Dans leur journal, les GONCOURT, à la date du 13 Avril 1858, ont tracé de CONSTANTIN GUYS, alors dessinateur à l'*Illustrated London News*, un croquis pris sur le vif, que je me ferais un scrupule de ne pas reproduire intégralement :

« Un petit homme à la figure énergique, aux moustaches grises, à l'aspect d'un grognard;

Retroduction interdite Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.
LA FEMME AU MANCHON

Ayuntamiento de Madrid

marchant en boitillant, et, sans cesse, d'un coup de plat de main sec, relevant ses manches sur ses bras osseux, diffus, débordant de parenthèses, zigzaguant d'idées en idées, déraillé, perdu, mais se retrouvant et reprenant votre attention avec une métaphore de voyou, un mot de la langue des penseurs allemands, un terme savant de la technique de l'art ou de l'industrie, et toujours vous tenant sous le coup de sa parole peinte et comme visible aux yeux. Et ce sont mille souvenirs qu'il évoque dans cette promenade, où il jette, de temps en temps, des poignées d'ironie, des croquis, des paysages, des villes trouées de boulets, saignantes, éventrées, des ambulances où les rats entament les blessés.

Reproduction interdite

AU BOIS

Dessin inédit. — Col. de L. R.-M.

» Puis, au revers de cela, comme dans un album, ou au revers d'un dessin de DECAMPS, se voit une pensée de BALZAC, il sort de la bouche de ce diable d'homme des silhouettes sociales, des aperçus sur l'espèce française et sur l'espèce anglaise, toutes nouvelles, et qui n'ont pas moisi dans les livres, des satires de deux minutes, des pamphlets d'un mot, une philosophie comparée du génie national des peuples. »

J'ai cité intégralement ces lignes, certainement marquées d'un complaisant enthousiasme, parce que je n'ai jamais compris par quelle prodigieuse conversion de pensée, l'un de ces mêmes GONCOURT, en son journal de 1895, déclare CONSTANTIN GUYS « le plus sale enlumineur de la terre. »

L'ombre de CONSTANTIN GUYS s'en console sans doute,

Reproduction interdite

EN CRIMÉE. — ÉTAT-MAJOR

Dessin inédit. — Col. de M. FÉLIX FÉNÉON

Ayuntamiento de Madrid

Reproduction interdite

LE TOUR DU LAC

Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.

lui que THÉOPHILE GAUTIER, qui l'avait bien connu, tenait pour « un observateur profond et rapide, et un parfait *humoriste.* »

C'est en effet cette dernière qualité qui apparait à un degré extraordinaire, quand on considère d'ensemble l'œuvre de CONSTANTIN GUYS, et cette qualité avait frappé les quelques hommes de son temps — le temps des magnifiques batailles d'art romantique — qui s'étaient attachés à lui.

« GUYS, a écrit THÉOPHILE GAUTIER, n'était pas ce que régulièrement on appelle un artiste, mais il avait le don particulier de prendre en quelques minutes le signalement des choses. D'un coup d'œil, avec une clairvoyance sans égale, il démêlait dans tout le trait caractéristique — celui-là seul — et le mettait en saillie, négligeant instinctivement ou à dessein les parties complémentaires. Nul mieux que lui n'accusait une attitude, un galbe, une *cassure,* pour nous servir d'un mot vulgaire, qui rend exactement notre pensée, qu'il s'agisse d'un dandy ou d'un *voyou,* d'une grande dame ou d'une fille du peuple. Il possédait à un degré rare le sens des corruptions modernes, dans le haut comme dans le bas de la société, et il cueillait, lui aussi, sous forme de croquis, son bouquet de fleurs du mal. Personne ne rendait comme GUYS la maigreur élégante et l'éclat d'acajou d'un cheval de course, et il savait aussi bien faire déborder la jupe d'une petite dame sur les bords d'un panier traîné par des poneys, qu'établir un cocher de bonne maison, poudré et garni de fourrures, sur l'énorme siège d'un coupé à huit ressorts et à panneaux armoriés, partant pour le Drawing-room de la Reine, avec ses trois laquais suspendus aux embrasses de passementerie. »

Ce qui saute aux yeux, c'est que le dessin de CONSTANTIN GUYS, si prodigieusement émancipé de toute convention clas-

Reproduction interdite

LE SOIR AU PALAIS ROYAL (1855)

Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.

Ayuntamiento de Madrid

sique, si arbitraire parfois en son anatomie, (— Mais n'y a-t-il pas des gens dont l'anatomie est un démenti vivant à la tradition classique ? —) ce qui saute aux yeux, dis-je, c'est que son dessin est éminemment spirituel : il est même d'une constante ironie, toute fine, toujours de bon ton ; et même lorsqu'il prend ses modèles dans un monde où la gêne ne contrarie aucunement le plaisir... ou le trafic, il n'est jamais grossier ; parce que ce qu'il recherche exclusivement, ce n'est pas le spectacle des passions au prurit malsain, non plus que les élégances dont se grise le snobisme — de son temps on disait le dandysme — c'est exclusivement le caractère des individus acteurs de ces spectacles ou de ces élégances. Il apparaît que BAUDELAIRE a été bon prophète en annonçant qu'un jour on rendrait justice au talent, ou du moins à l'abondance documentaire du talent spécial de GUYS, puisqu'à l'heure actuelle on veut ressusciter sa mémoire et donner à son image de penseur la consécration du marbre.

Reproduction interdite Dessin inédit. — Col. de M. L. R M.

COUP DE VENT

« Nous pouvons parier à coup sûr, a écrit BAUDELAIRE, que dans peu d'années (les années furent peut-être plus nombreuses que ne le souhaitait le grand écrivain) les dessins de M. G. (on sait que sur la demande expresse de GUYS, son historiographe ne le désigne jamais que par ses initiales) les dessins de M. G. deviendront des archives précieuses de la vie civilisée. Ses œuvres seront recherchées par les curieux autant que celles des DEBUCOURT, des MOREAU, des SAINT-AUBIN, des CARL-VERNET, des LAMI, des DEVÉRIA, des GAVARNI, et de tous ces artistes exquis qui, pour n'avoir peint que le familier et le joli, n'en sont pas moins, à leur manière, de sérieux historiens. Plusieurs d'entre eux ont même trop sacrifié au joli, et introduit quelquefois dans leurs compositions un *style* classique étranger au sujet ; plusieurs ont arrondi volontairement les angles, aplani les rudesses de

Reproduction interdite Dessin inédit. — Col. de M. FÉLIX FÉNÉON

ALLANT A LA REVUE

*

Ayuntamiento de Madrid

Reproduction interdite HYLD PARK Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.

la vie, amorti ses fulgurants éclats. Moins adroit qu'eux, M. G. garde un mérite profond qui est bien à lui ; il a rempli volontairement une fonction que d'autres artistes dédaignent et qu'il appartenait surtout à un homme du monde de remplir. Il a cherché partout la beauté passagère, fugace, de la vie présente, le caractère de ce que le lecteur nous a permis d'appeler la *modernité*. Souvent bizarre, violent, excessif, mais toujours poétique, il a su concentrer dans ses dessins la saveur amère ou capiteuse du vin de la Vie. »

Le Bourgeois de Paris se devait donc de parler de Constantin Guys; il le devait pour l'humoriste puissant qu'est Guys ; il le devait pour Baudelaire et Théophile Gautier qui l'ont si vaillamment défendu. D'ailleurs, en examinant les dessins et l'aquarelle que le *Figaro Illustré* reproduit, les lecteurs jugeront eux-mêmes de la verve qui se traduit en ces feuillets précieux ; qu'il s'agisse de types rencontrés dans les faubourgs ou croqués au cours d'une ballade intra-européenne, de mondanités ou de demi-mondanités, d'attelages entraînant au galop de leurs chevaux des élégants et des coquettes, d'officiers supérieurs à la tête de leurs escadrons pendant la campagne de Crimée, ou de piétons, mais de piétons du sexe faible qui semblent délicieux et fragiles comme des figurines de Saxe, en leur costume où s'imprime le cachet des modes de 1859, c'est toujours le même accent spirituel de vérité, la même rapidité à noter, parfois avec une gaucherie expressive et voulue, la vie fugitive, la vie qui naît et disparaît dans la même minute, la vie dite par le seul mouvement, par la seule palpitation du geste. Et cela suffit amplement pour permettre à Guys de mériter une célébrité posthume, désormais durable ; n'en déplaise à Goncourt.

Reproduction interdite PENDANT L'ENTR'ACTE Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.

***

Il est vrai que si Goncourt vivait encore, il recommencerait peut-être à goûter la rare saveur d'un vin qui d'abord l'avait exalté, qu'il déclarait trente-sept ans après lui répugner profondément. J'insiste sur l'aventure, car on pourrait, à la rigueur, en la simplifiant

Ayuntamiento de Madrid

Collection de M. L. R.-M.

EN PROMENADE

Aquarelle de CONSTANTIN GUYS

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

beaucoup et la faussant un peu, la considérer comme symbolique, et suivre dans la conscience d'un homme l'opinion changeante de plusieurs générations. GUYS, de son vivant, fut surtout apprécié par une élite, BAUDELAIRE en tête. Et parbleu! comment voulez-vous intéresser la foule de vos contemporains en leur mettant sous les yeux la juste représentation, j'entends par là qui ne soit ni facilement tragique, ni lourdement grotesque, des spectacles quotidiens? Ils en ont assez, ils sortent d'en prendre, comme ils disent : ce qu'il leur faut, c'est des princes qui épousent des bergères, c'est toques à plumes, robes de satin et nuits d'étoiles, tout bleu, tout rose, tout blond, si tendre et si doux, mon cœur... L'artiste meurt. C'est presque quelqu'un le jour où on l'enterre. Quelques années. Les modes se transforment. Tu fus moderne et pince-sans-rire? Tu es rococo, tu dates, ah! ah! Est-il possible qu'on ait jamais été si ridicule, ces chapeaux, ces corsages, ces jupes, ces cravates et ces redingotes... Seuls d'effarants maniaques contempleraient encore avec plaisir ces feuillets tristement risibles... Et le temps passe... Et les hommes de l'époque suivante, recherchant dans le testament artistique de leurs bisaïeux les vestiges d'un temps dont ils ne sauraient avoir le plus vague souvenir, retrouvent avec un étonnement attendri les vieilles images hier encore méprisées qu'ils joignent au dossier émouvant de l'histoire des frissons humains.

Ceci n'est pas fort gai pour les artistes qui, s'ils n'ont pas besoin d'autre joie que celle du labeur, sont en général forcés de souhaiter et de consentir qu'on les connaisse et qu'on les aide. La pensée d'être célébré cinquante ou soixante ans après leur mort encouragerait tout au plus les grands hommes à faire prudemment deux ou trois robustes enfants...

Mais il ne serait point légitime de montrer tant soit peu d'humeur puisqu'aussi bien CONSTANTIN GUYS suppliait quand on parlait de lui de ne point dire son nom, qu'il ne signait pas ses dessins, qu'il se moquait de ce qu'on pensait et de ce qu'on disait de lui, s'étonnant seulement que l'on en pensât et que l'on en dît quelque chose, — et puisque l'heure est maintenant venue, où, comme je l'ai dit au début, — l'on va consacrer dignement sa gloire.

UN BOURGEOIS DE PARIS

Reproduction interdite

Dessin inédit. — Col. de L. R.-M.

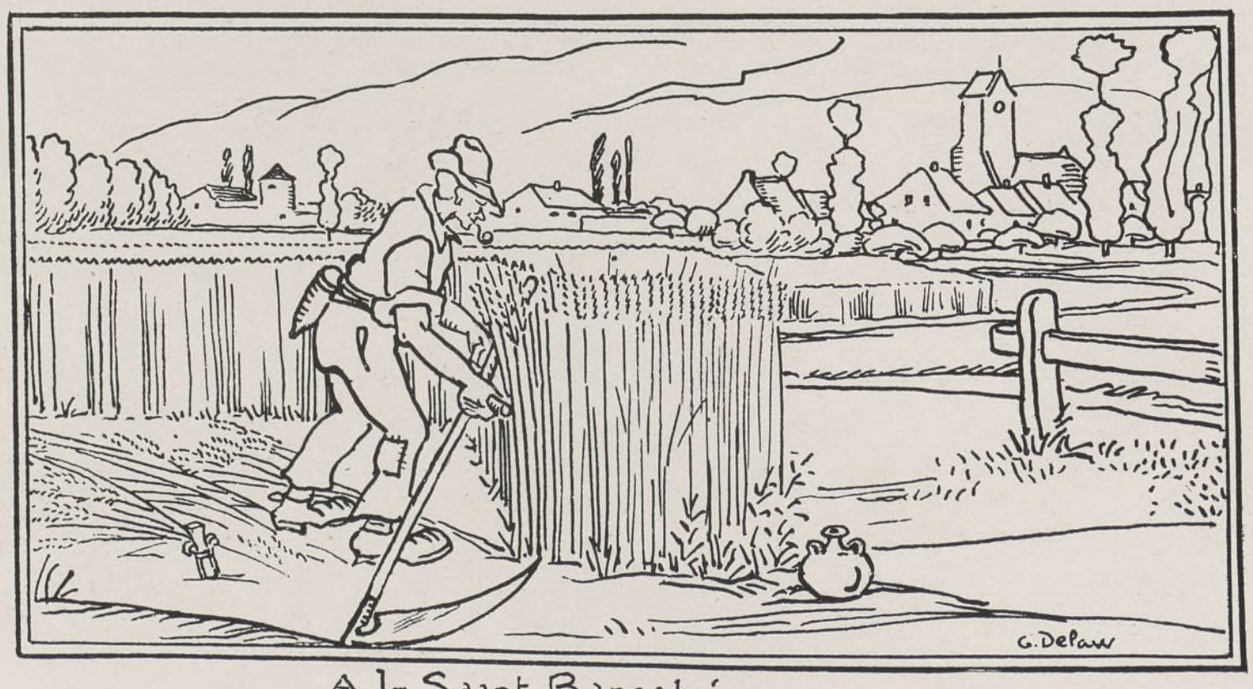
SOUBRETTE DE COMÉDIE

Ayuntamiento de Madrid

PROVERBES du Mois de JUIN.

Quand il pleut a la St Médard
Le tiers des biens est au hasard

Le jour de la Saint-Barnabé
La gerbe retourne a l'abbé.

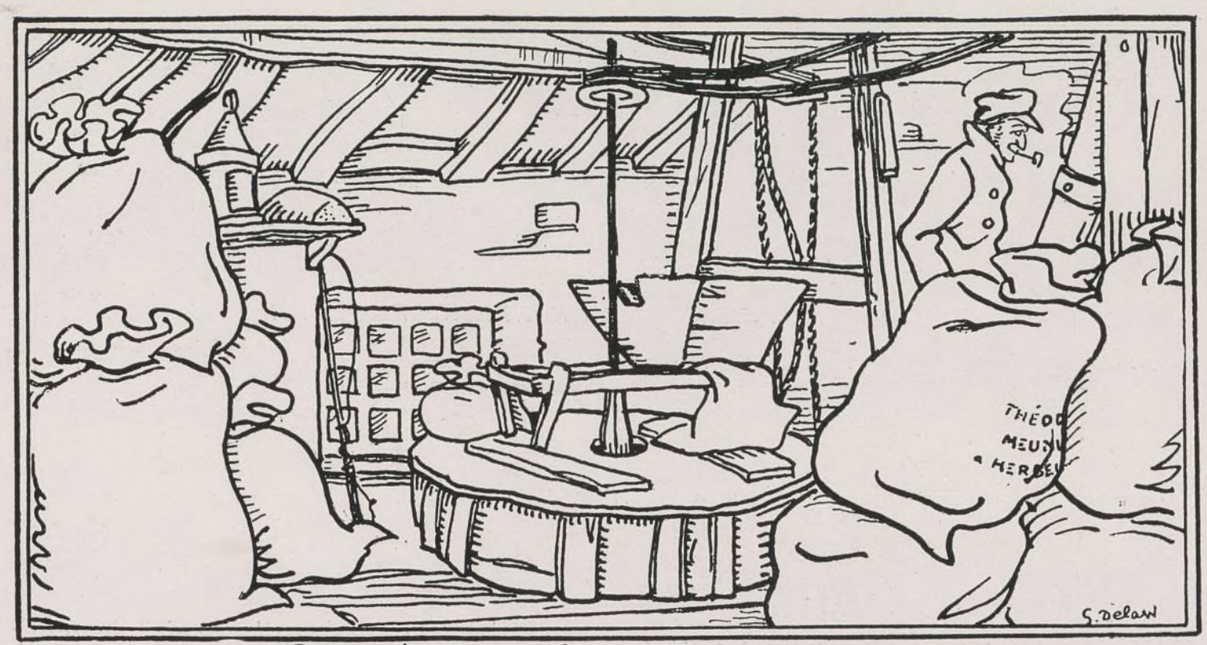


A la Saint-Barnabé
La Faulx au Pré.

Dessins de Georges Delaw

Ayuntamiento de Madrid

PROVERBES du Mois de JUIN.



Beau temps a la St Florentin,
Bonne récolte pour certain.

St Jean est tombé dans l'eau,
St Pierre l'a rattrapé.

A Pentecôte, Roses sont;
A la St Jean s'en vont....

Dessins de Georges Delaw

Ayuntamiento de Madrid

VERS GOYAZ

(Fragment d'un manuscrit portugais du XVIIe siècle)

. . . . . .

La moitié de ma petite troupe était gravement éprouvée lorsque nous arrivâmes à Itapicura. Depuis notre débarquement à Aracaju, les marches forcées à travers la capitainerie générale de Sergipe avaient été rudes, et il nous fallait encore traverser toute la capitainerie de Bahia avant d'atteindre la Sierra dos Pyreneos et le plateau d'Estreito, derrière lesquels s'abrite Goyaz. Goyaz ! le but de cette pénible expédition ! Goyaz où j'étais envoyé du Haut-Brésil pour assister Muratez que l'on savait menacé dans ses montagnes par un gros de Hollandais.

On était à la mi-juin. Dès que nous eûmes quitté la côte où deux lougres nous avaient amenés sous pavillon royal, nous perdîmes la caresse de la brise de mer et l'on étouffa. On buvait un air chaud qui donnait une soif intense ; il fallut constamment aux heures de sieste s'humecter les lèvres et les narines d'éponges humectées d'eau vinaigrée. Plusieurs de mes hommes qui négligèrent cette précaution et qui voulurent se désaltérer du suc des fruits souffrirent de saignements de nez si abondants que je crus les perdre sur place, vidés comme des outres; par bonheur, un vieux sorcier guarani composa une pâte d'herbes à saveur menthée qui arrêta le sang, mais après une telle effusion qu'ils en restèrent pâles durant tout le voyage et que nous eûmes, dès lors, l'impression d'être suivis par des hommes de cire.

A Itapicura même où nous fîmes une halte de deux jours, trois de mes hommes se roulèrent à terre en proie à d'affreuses coliques dysentériques ; ils poussaient des cris si rauques que nous, qui jouions aux dés sous la tente voisine, jurâmes de les étrangler tout net s'ils n'y mettaient plus de décence. Et cette menace fit sans doute son effet car ils se calmèrent et se mirent à geindre doucement, en pleurnichant comme des enfants. C'était cette fois une sorte de mélopée plaintive qui ne manquait pas de charme; il y passait par moment comme des souvenirs du pays lointain, le rythme d'enfance d'une chanson de Coïmbre, le refrain d'une ballade nuptiale de Santarem — et les joueurs de dés s'arrêtaient tout à coup, la main sur le cornet sans âme, se regardaient avec de longs regards obscurs et attendaient sans mot dire que l'appel de la terre natale eût cessé. Alors ils se remettaient à secouer les dés avec plus de frénésie, à s'injurier avec plus de violence et à boire avec plus de folie, parce qu'ils avaient, semblait-il, plus de misère à tuer en eux.

Deux de ces malheureux furent guéris par des décoctions de têtes de grenade que leur conseillèrent les prêtres botocudos; le troisième rendit toutes ses entrailles, tout son sang, et mourut le jour même de notre départ, à l'aube prime. Il faisait à peine lilacé. Une lueur violette, tendre, lui voilait le visage. Il était très beau et pas du tout triste à regarder. Nous le saluâmes et partîmes. C'était notre première perte depuis ce Miguel qui était tombé à la mer dans les parages de Maceio, sans qu'il m'eût jamais été possible de savoir s'il était mort d'accident, de suicide ou de crime.

Nous nous mîmes en route. Mon itinéraire me conduisait à Santa-Anna où j'entrerais enfin dans la capitainerie de Bahia. Trois jours nous en séparaient encore. Ils furent cruels. Nous marchions depuis déjà vingt jours, et vingt autres jours, si les pluies ne nous arrêtaient pas en chemin, nous seraient nécessaires pour gagner Goyaz et rejoindre Muratez. La majeure partie des hommes étaient épuisés de fatigue; les autres, les plus résistants, grognaient; je sentais en ces cerveaux surchauffés monter une colère mauvaise. Je multipliai les haltes et les siestes et les laissai s'enivrer.

A un jour de Santa-Anna, cinq de mes compagnons prirent la fièvre; leur visage se couvrit en quelques instants de plaques

Ayuntamiento de Madrid

jaunes et ils se mirent à trembler convulsivement; leurs yeux chavirèrent; une écume lourde moussa aux commissures de leurs lèvres. Le médecin de la troupe les déclara perdus et contagieux. Nous dûmes les abandonner en plein marécage, dans la terreur d'être tous leurs victimes, sans même avoir eu la piété d'attendre le dénouement pour leur fermer les yeux.

Nous arrivâmes le lendemain à Santa-Anna. Mes ordres étaient formels; je devais porter assistance à Muratez dans le plus bref délai. Mais je craignis la mauvaise volonté de mes hommes si je les remettais en marche sans leur avoir accordé de repos. Nous restâmes un jour et une nuit dans cette petite ville accueillante où nous mangeâmes de beaux fruits sains et connûmes de jolies filles. Le soleil plus clément apaisa sa virulence; un grand souffle d'air respirable passa dont nous fûmes éventés et rafraîchis jusqu'au cœur. Ce fut une heure exquise, parfumée et légère.

Aussi les premières étapes nouvelles vers Amaro furent-elles allègrement abattues; les hommes s'étaient divertis et récréés à Santa-Anna; ils y avaient renouvelé leurs provisions de petum (tabac) et d'eau-de-vie. Ils étaient dispos et joyeux.

Malheureusement cette verve ne fut pas de longue durée. Dès le lendemain la chaleur redevint accablante; le ciel ne cessa plus de reverbérer sa brûlure comme un métal incandescent; des ophtalmies se déclarèrent, tragiques; car s'il m'était commandé par mes devoirs de chef d'abandonner à leur misère les fiévreux désespérés et, ce qui est plus grave encore, contagieux, je ne pouvais laisser tâtonner dans ces solitudes ennemies des aveugles soudains, frappés de cécité passagère. Il fallait donc faire conduire ces hommes devenus brusquement plus impotents que des vieillards et plus encombrants que des enfants, et nos marches s'en ralentirent de façon grave. Nous atteignîmes ainsi Amaro, après des difficultés indicibles.

Là, je dus me débarrasser de ceux de mes compagnons qui n'avaient pas encore recouvré la vue. Il fallait essayer de rattraper le temps perdu et ces invalides ne pouvaient que m'infliger de nouveaux et coupables retards. Je m'engageai à les reprendre au retour et à les rapatrier; en attendant, je les confiai à un vieux médecin indigène qui m'assura, contre la remise de quelques monnaies, qu'ils seraient sérieusement soignés. J'eus la joie de trouver en ce sauvage, qui entendait parfaitement le portugais, un philosophe habité par la sagesse; je lui contai nos souffrances; il reçut quelque émotion de mon récit; il me serra maintes fois les mains avec force et me jura qu'il mettrait toute sa science — qui était courte — et tout son dévouement — qui était immense — au service de nos amis. Pour lui faire mieux apprécier ma reconnaissance, je lui offris encore une pipe d'ambre vert qui lui fit pousser de petits jappements d'admiration — et, tranquillisés, nous quittâmes Amaro.

L'étape nouvelle devait nous conduire à Urubu où nous savions que les chefs guaranis nous aideraient à passer sur leurs radeaux le large Sao-Francisco. A mesure que nous approchions du fleuve, l'atmosphère devenait plus suffocante, la chaleur n'ayant pas diminué et l'humidité augmentant. Nous eûmes bientôt à souffrir davantage des moustiques que le voisinage de l'eau sans doute affolait. De toutes nos souffrances ce fut peut-être la plus aiguë : dès le crépuscule, ils se ruaient sur nous par hordes avec une frénésie virulente; ils nous sonnaient aux oreilles leurs charges forcenées et soudain s'abattaient sur nous, nous mordant atrocement, nous piquant, nous poinçonnant, nous tarant, nous vrillant et de façon si venimeuse que parfois, en quelques minutes, les joues et le cou enflaient affreusement. Par bonheur, la poudre délayée dans de l'eau-de-vie dégonfla ces tumeurs d'aspect effrayant; mais les heures nocturnes devinrent de lents supplices, qui ne nous apportaient plus le baume du sommeil.

Le passage du Sao-Francisco à Urubu se fit sans incident notable et nous eûmes, de l'autre côté du fleuve, la surprise d'un sentier praticable qui nous permit d'avancer rapidement. Cette faveur devait nous être bientôt refusée, car nous devions traverser, avant d'atteindre le Carunhanha, affluent du Sao-Francisco, une immense forêt vierge où les indigènes eux-mêmes se hasardaient rarement. Pour gagner la sierra dos Pyreneos, en venant d'Urubu, ils préféraient longer la sierra de Tabatinga, puis contourner la sierra do Paranan, ce qui exigeait près de six semaines de marches et de contre-marches. Mon devoir étant de me diriger sur Goyaz par les voies les plus directes, je n'hésitai pas à décider que nous entreprendrions la traversée de la forêt qui, même pénible, ne nous demanderait guère qu'un sacrifice de douze jours. Le bénéfice était trop certain et trop important pour que je me laissasse intimider par les récits des indigènes qui s'efforçaient de nous détourner de cet itinéraire. Mais je savais ce que je voulais, où j'allais et pourquoi j'y allais, et j'opposai une oreille de cire à leurs discours insinuants.

Nous pénétrâmes le 17 juillet dans la forêt, au moment même où éclatait un orage d'une violence toute tropicale. Les arbres craquaient tout autour de nous, s abattant parfois avec

Ayuntamiento de Madrid

un fracas de pièces à feu. A des distances, les cimes étaient tordues comme par un garrot atmosphérique. L'homme à qui j'avais confié le dépôt des remèdes, des onguents et des herbes contre le venin, fut blessé à la tête d'une branche massive. On dut le mettre sur une civière construite en hâte et nous poursuivîmes notre route par un chemin défoncé, sous des trombes d'eau tiède. Les râles du malheureux se mêlaient sinistrement au crépitement de la pluie sur les feuilles. Notre convoi clapota ainsi dans des boues gluantes pendant vingt mortelles heures.

Quand le soleil reparut, nous arrivions à une clairière. L'orage diluvien l'avait transformée en une vaste nappe d'eau miroitante. Nous dûmes attendre que l'éclat du ciel l'eût séchée. Quand nous eûmes la joie d'y pouvoir dresser nos tentes, le soir tombait, le soir ennemi des agonisants. A la première étoile, l'homme qui portait les remèdes mourut. Par une étrange ironie des choses, on n'avait pu lui en administrer aucun; depuis sa blessure, ses dents s'étaient contractées si strictement qu'il fut impossible de lui faire avaler le moindre cordial. Il expira sans avoir repris connaissance, et sa main inerte demeura posée sur la boîte où j'avais fait réunir les élixirs et les liniments qui rassurent la santé chancelante. Il était aimé de tous. Ce fut un deuil de quelques instants. On jeta son corps dans un fourré, avec l'espoir que les bêtes ne l'y découvriraient pas.

Le lendemain on se remit en marche. Jusqu'à la clairière, nous avions suivi un sentier à peu près frayé. A partir de cet endroit, nous ne pûmes découvrir la moindre trace de chemin. Il fallut se résigner à avancer avec des minuties et des précautions extraordinaires. Je commandai la plus extrême prudence. Nous étions au milieu d'une cage vivante de lianes, d'arbustes, de branches enchevêtrées. Cette prison verte nous enlaçait de toute sa fougue de vivre. Chaque pas nous coûtait des efforts inouis. Il fallait hacher, taillader, arracher, déchirer, casser; les réseaux de branches s'opposaient à nous, aussi résistants que des volontés humaines; le couteau ne quittait pas nos mains excédées.

Des singes curieusement installés au-dessus de nos têtes nous regardaient avec une ironie grimaçante, en poussant de petits cris gouailleurs; et d'énormes aras au plumage fantasmagorique rabotaient l'air de leurs caquetages gutturaux. A ce moment, sans qu'aucun de mes hommes ait pu s'en douter, j'éprouvai ma première défaillance. Tout à coup je me sentis envahi d'une terreur incompréhensible et folle; j'eus l'impression que nous ne pourrions plus jamais sortir de cette forêt tentaculaire où mon imprudence nous avait engagés, malgré les avis indigènes, et dont toutes les lianes s'accrochaient à nous comme des poulpes pour nous sucer la vie. Cette atroce pensée me crispa le cœur et je crus que j'allais tomber; j'eus la vision alors de mes hommes m'abandonnant comme j'avais abandonné nos compagnons atteints de fièvre, et je poussai un cri terrible...

Mes hommes auraient peut-être deviné le drame mystérieux qui venait de me secouer si, par une singulière coïncidence, à ce même moment, ils n'avaient aperçu au pied d'un arbre un homme couché.

Un homme! là! dans cet inextricable fouillis de plantes et d'arbustes! un homme avait pénétré jusqu'en cette solitude accablante, hantée seulement de fauves et de reptiles. Un homme nous avait devancés! un homme nous avait précédés, et la folie luxuriante de ces végétations était telle, leur violence d'expansion à ce point frénétique que la forêt s'était aussitôt refermée derrière lui, effaçant sous une explosion de fougères immédiates jusqu'à la cicatrice de son passage. Un homme était là, couché au pied d'un arbre et qui nous regardait. Nous nous approchâmes. Il nous regardait, mais nous voyait-il? Ses yeux étaient calmes et doux, mais lointains; on eût dit qu'il dormait les yeux ouverts. Son visage était tout noirci de soleil, hâlé, tanné, recuit. Il avait de rudes moustaches, des sourcils épais, des cheveux longs et huileux. Ses bras pendaient mollement le long de son corps et sa main droite serrait une poignée de terre.

En le considérant plus attentivement, nous remarquâmes que du sang coulait le long des cuisses; des gouttes pleuvaient presque régulières et chroniques comme d'une fontaine mal fermée. Nous cherchâmes la plaie et nous la découvrîmes sous sa chemise de laine rouge; il avait le flanc gauche déchiré sur une longueur de plusieurs pouces; des traces de griffes puissantes ouvrageaient les bords de la blessure; il avait dû être surpris dans son sommeil par un fauve et labouré obscurément.

L'homme subissait sans doute à cette heure la prostration qui précède les agonies. Je fis frotter ses tempes légèrement avec de l'alcool; la plaie fut lavée à grand soin et pommadée d'onguent. Puis je lui introduisis moi-même entre les dents le goulot d'une bouteille, et quelques gouttes de vulnéraire tombèrent dans son corps.

Il fit un mouvement, trembla convulsivement, ferma les yeux, puis les rouvrit avec un autre regard, un regard vivant, un regard qui cette fois regardait et voyait. Nous pensions que notre vue inespérée et quasi miraculeuse ferait éclater sur son visage une grande flambée de joie et qu'un sursaut d'espoir soulèverait tout son être déchu. Il n'en fut rien. Dès qu'ils nous eût constatés, une tristesse embua ses traits; ses lèvres se contractèrent douloureusement et il murmura en espagnol ces quelques mots : « Allez vous-en; laissez-moi mourir en paix. » Puis il fit un grand effort pour se détourner et nous éviter; mais sa faiblesse était telle qu'il ne bougea pas et c'est moi qui, par charité, ordonnai à mes hommes de se reculer et d'épargner à ce moribond une vue qui lui était, pour des raisons inconnues, insupportable.

Moi-même je me mis à l'écart et attendis. Je sentais la fin très prochaine. Nous l'avions dérangé dans l'œuvre de sa mort déjà très avancée. Il allait se reprendre et se hâter vers le dénouement.

Je le regardai. Il était beau, de la beauté des bêtes blessées qui fuient les chemins frayés et les voies passagères pour aller tomber dans les fourrés perdus, où elles s'enfouissent elles-mêmes d'avance, avec l'étrange et instinctive volonté de mourir seules, sans témoins, loin des regards et des regrets qui déshonorent le mystère final, pudiquement. Il avait cette résignation grave des animaux qui, dans le silence fraternel et frémissant du bois

Ayuntamiento de Madrid

familier, se recouvrent de feuilles et de terre et préservent pieusement le cadavre qu'ils seront bientôt. Il était venu agoniser à des distances des villes, près du cœur fervent de la nature, avec la complicité de toute la forêt vierge, et il souffrait d'en voir la solitude violée, la sérénitée saccagée par le retour insolent et sacrilège des hommes qu'il avait sans doute fuis. A ces frères qui lui apportaient des secours et peut-être le salut, il opposait le refus de ses yeux vitreux et de sa bouche contractée; à leur sourire mensonger, il opposait l'immobilité hostile de sa tête alourdie et la grimace de ses lèvres qui se souvenaient peut-être encore de l'amertume de certains baisers...

Mes hommes travaillèrent trois heures à ouvrir une route et, quand elle fut praticable, nous résolûmes de repartir. J'avais le cœur serré d'abandonner, dans ce désert foisonnant de bêtes, un homme qui respirait encore. Je m'approchai de lui une dernière fois pour le saluer. Son même regard glacé m'accueillit, et je dus m'éloigner sans savoir rien de cette épave humaine, sinon qu'elle avait exigé qu'on la laissât mourir en paix, dans ce coin mystérieux et inconnu du Nouveau-Monde, privée des prières et des agenouillements.

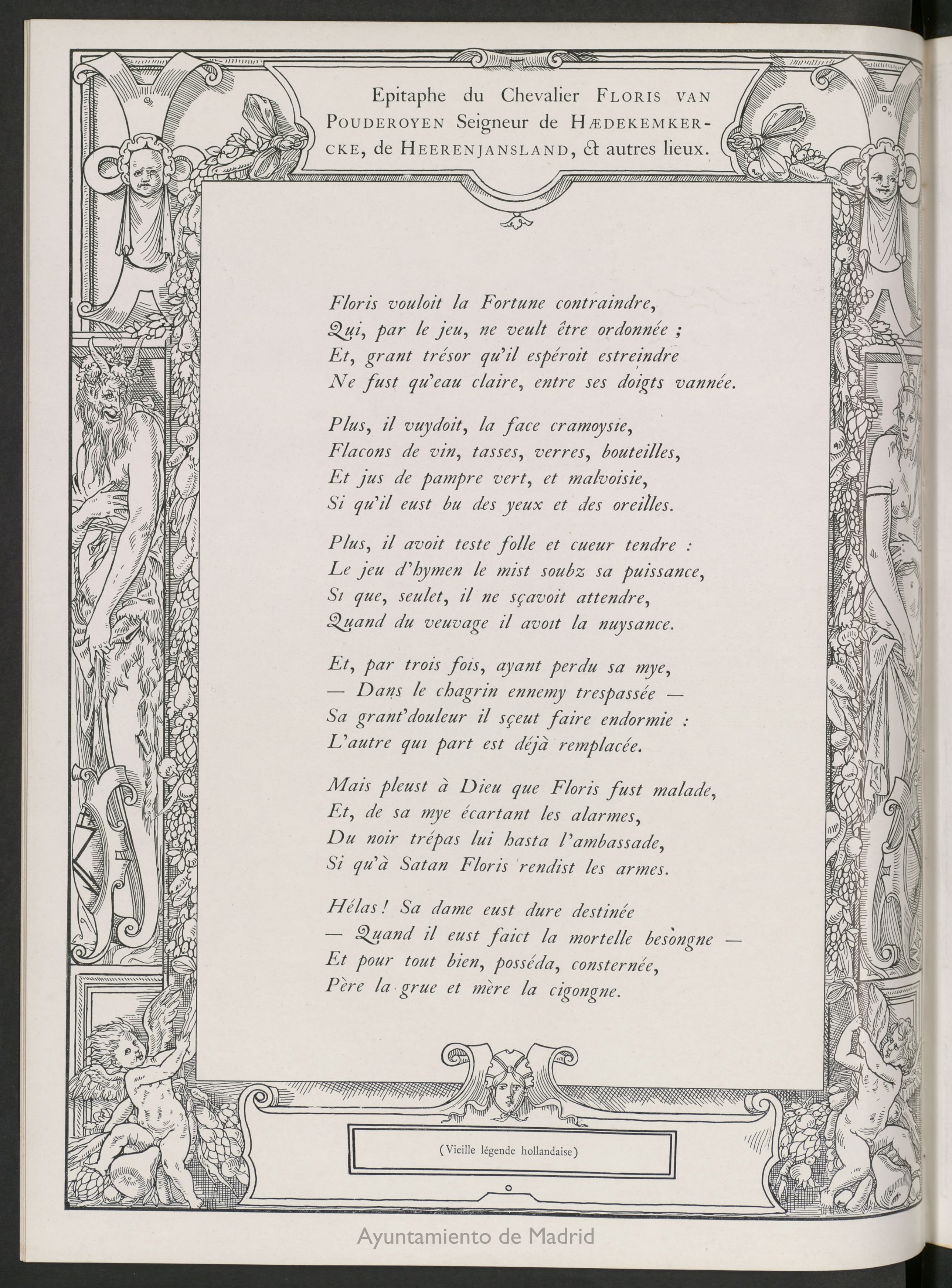
La troupe très impressionnée fit des prouesses d'énergie et de résistance pour s'éloigner de ce moribond inquiétant, sans doute hérétique, qui chassait les hommes de son agonie comme on chasse les moustiques de son sommeil et le soir, à la halte, ils s'enivrèrent plus cruellement que d'habitude. Mais il ne me parut pas opportun de leur en faire reproche.

. . . . . .

ROMAIN COOLUS

Illustration de M. K.-X. ROUSSEL

Ayuntamiento de Madrid



Epitaphe du Chevalier FLORIS VAN POUDEROYEN Seigneur de HÆDEKEMKERCKE, de HEERENJANSLAND, et autres lieux.

Floris vouloit la Fortune contraindre,
Qui, par le jeu, ne veult être ordonnée ;
Et, grant trésor qu'il espéroit estreindre
Ne fust qu'eau claire, entre ses doigts vannée.

Plus, il vuydoit, la face cramoysie,
Flacons de vin, tasses, verres, bouteilles,
Et jus de pampre vert, et malvoisie,
Si qu'il eust bu des yeux et des oreilles.

Plus, il avoit teste folle et cueur tendre :
Le jeu d'hymen le mist soubz sa puissance,
Si que, seulet, il ne sçavoit attendre,
Quand du veuvage il avoit la nuysance.

Et, par trois fois, ayant perdu sa mye,
— Dans le chagrin ennemy trespassée —
Sa grant'douleur il sçeut faire endormie :
L'autre qui part est déjà remplacée.

Mais pleust à Dieu que Floris fust malade,
Et, de sa mye écartant les alarmes,
Du noir trépas lui hasta l'ambassade,
Si qu'à Satan Floris rendist les armes.

Hélas ! Sa dame eust dure destinée
— Quand il eust faict la mortelle besongne —
Et pour tout bien, posséda, consternée,
Père la grue et mère la cigongne.

(Vieille légende hollandaise)

Ayuntamiento de Madrid

Reproduction interdite

LE CHEVALIER FLORIS VAN POUDEROYEN

ET SES QUATRE FEMMES

Tableau du Comte André MNISZECH

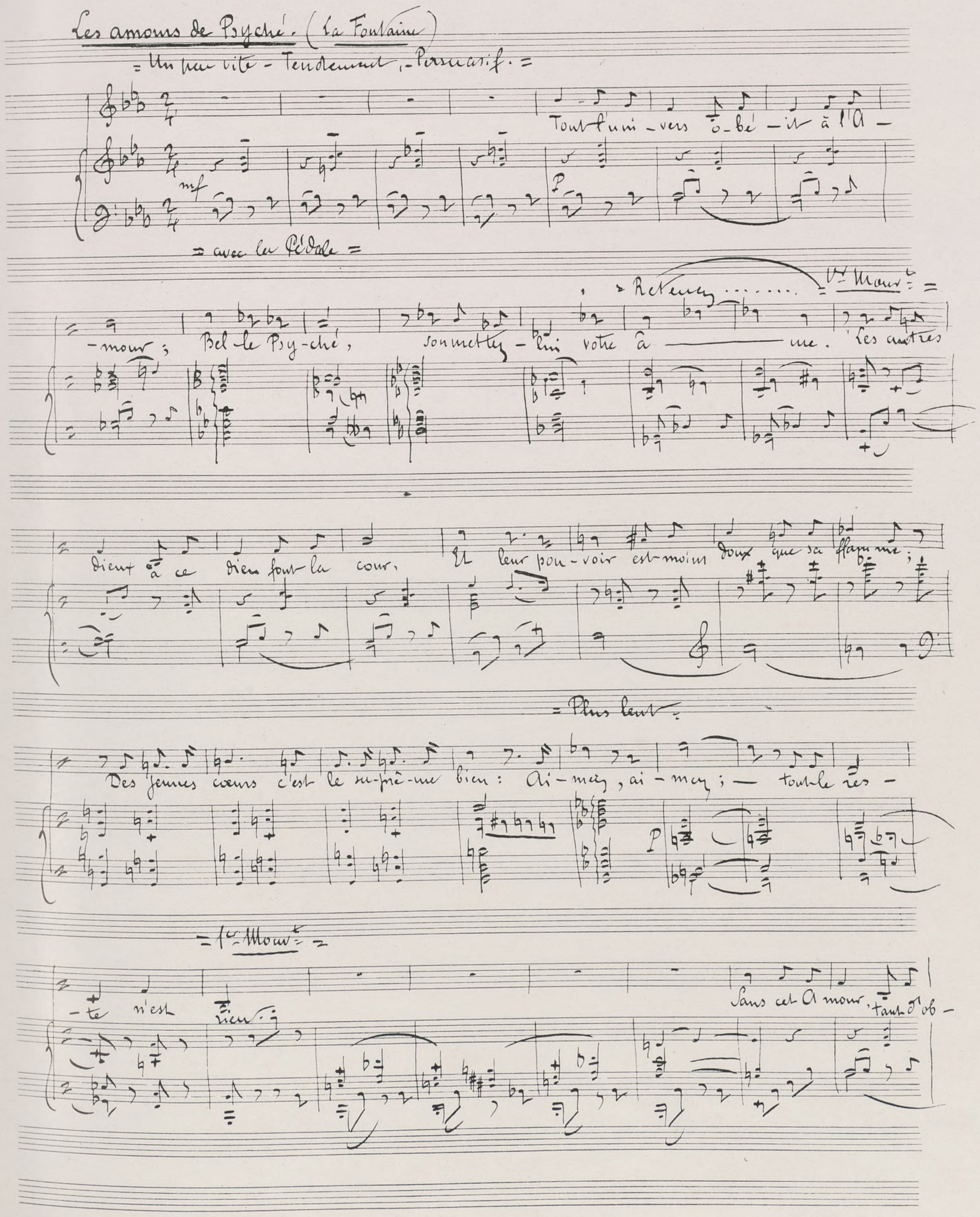
Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

Poème de La Fontaine

Autographe musical de Auguste Chapuis

LES AMOURS DE PSYCHÉ



Ayuntamiento de Madrid

-jets ravis-sants, Lam-bris do-rés, — bois, jardins et fon-tai-nes,

Plus lent

N'ont point d'ap-pas-qui ne soient — languis-sants; Et leurs plai-sirs-sont moins

doux que ses pei-nes; Des jeunes cœurs c'est le suprême bien: Ai-

-mez! — ai-mez; — tout le res — te n'est

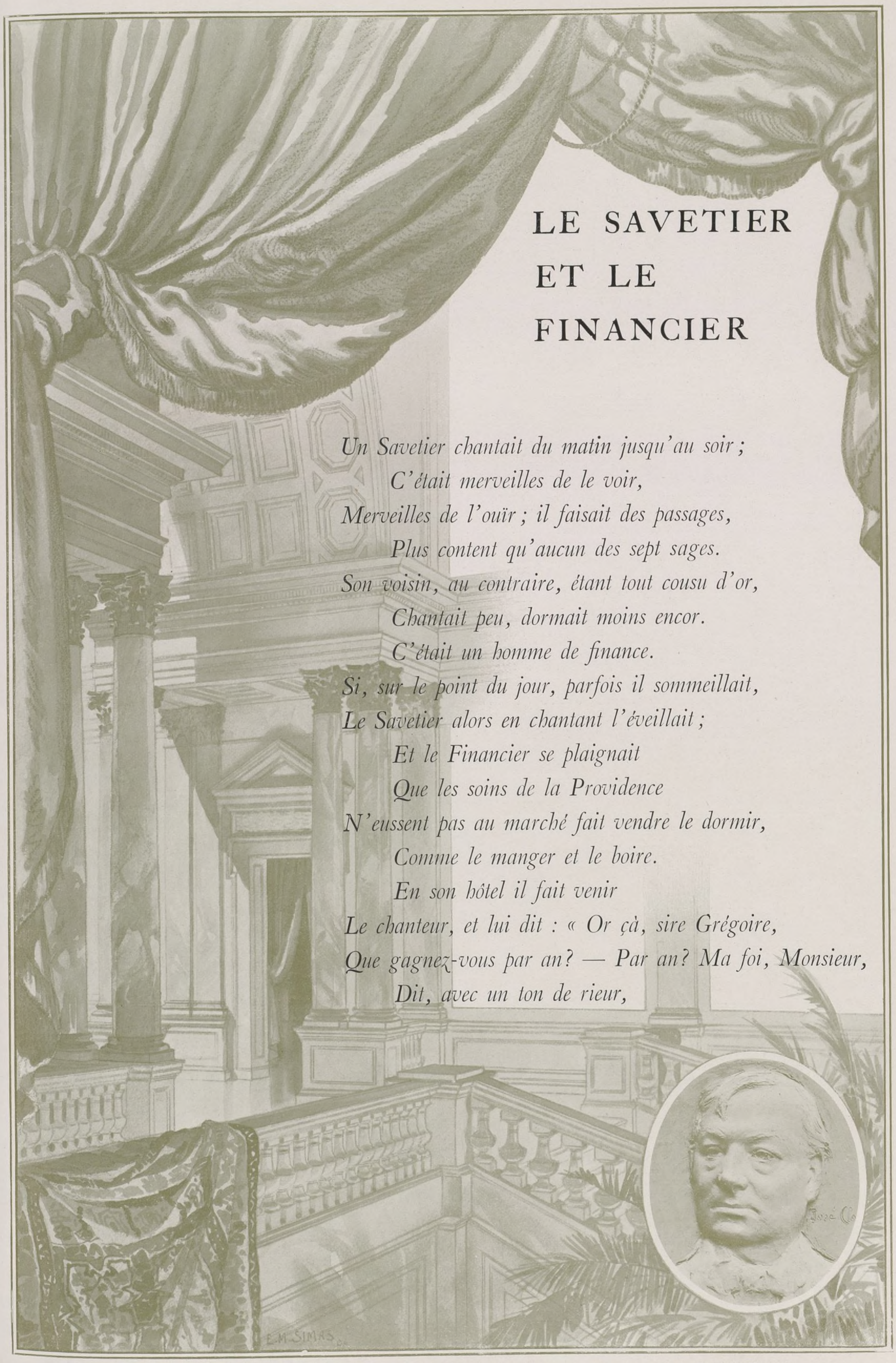
Ped: Ped: Ped: Ped: Ped:

rien

Ped:

Anglaises

Ayuntamiento de Madrid



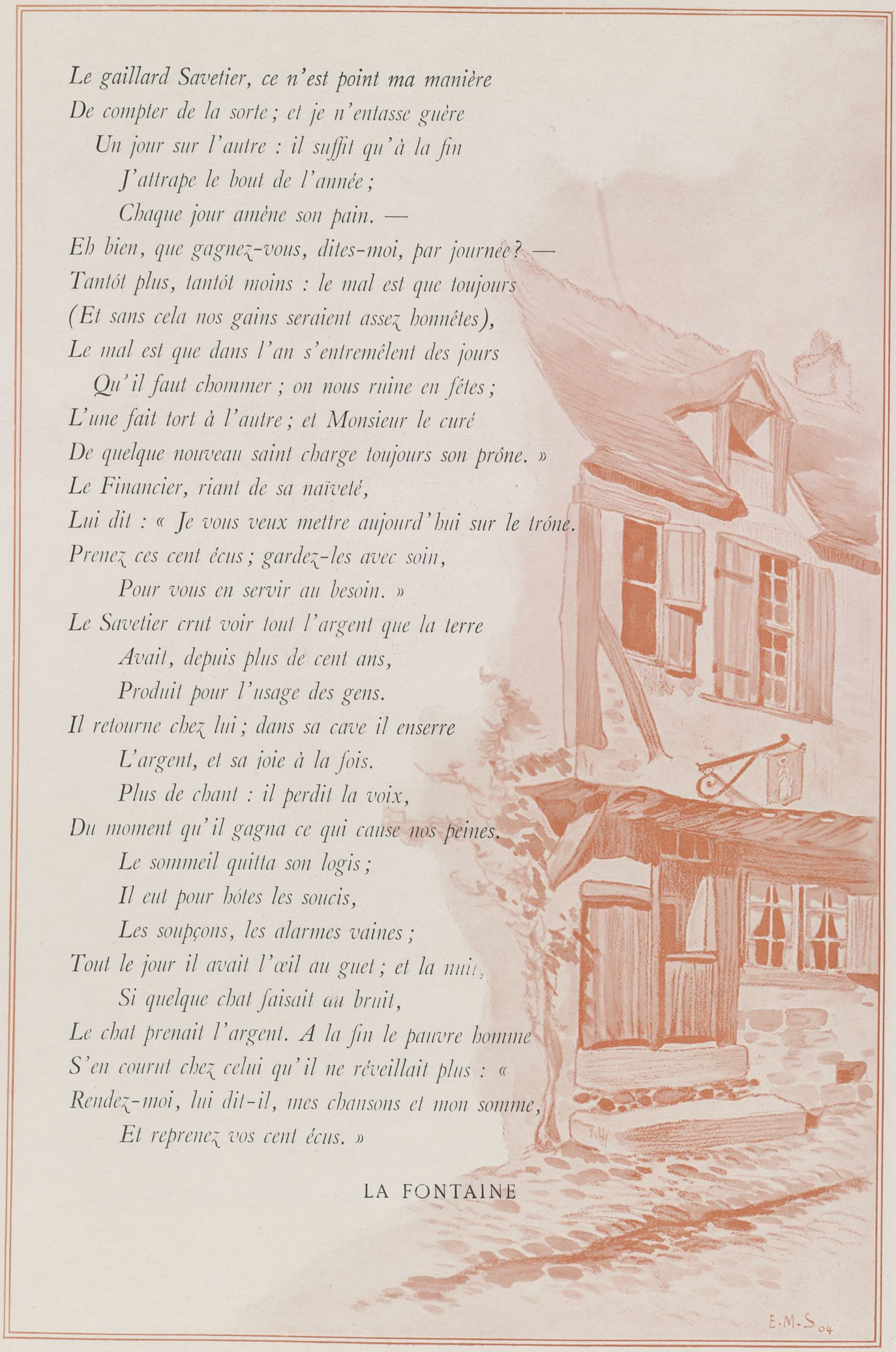
LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M. Maurice de Féraudy de la Comédie-Française.

Décor de E. M Simas. — Médaillon de José Clara.

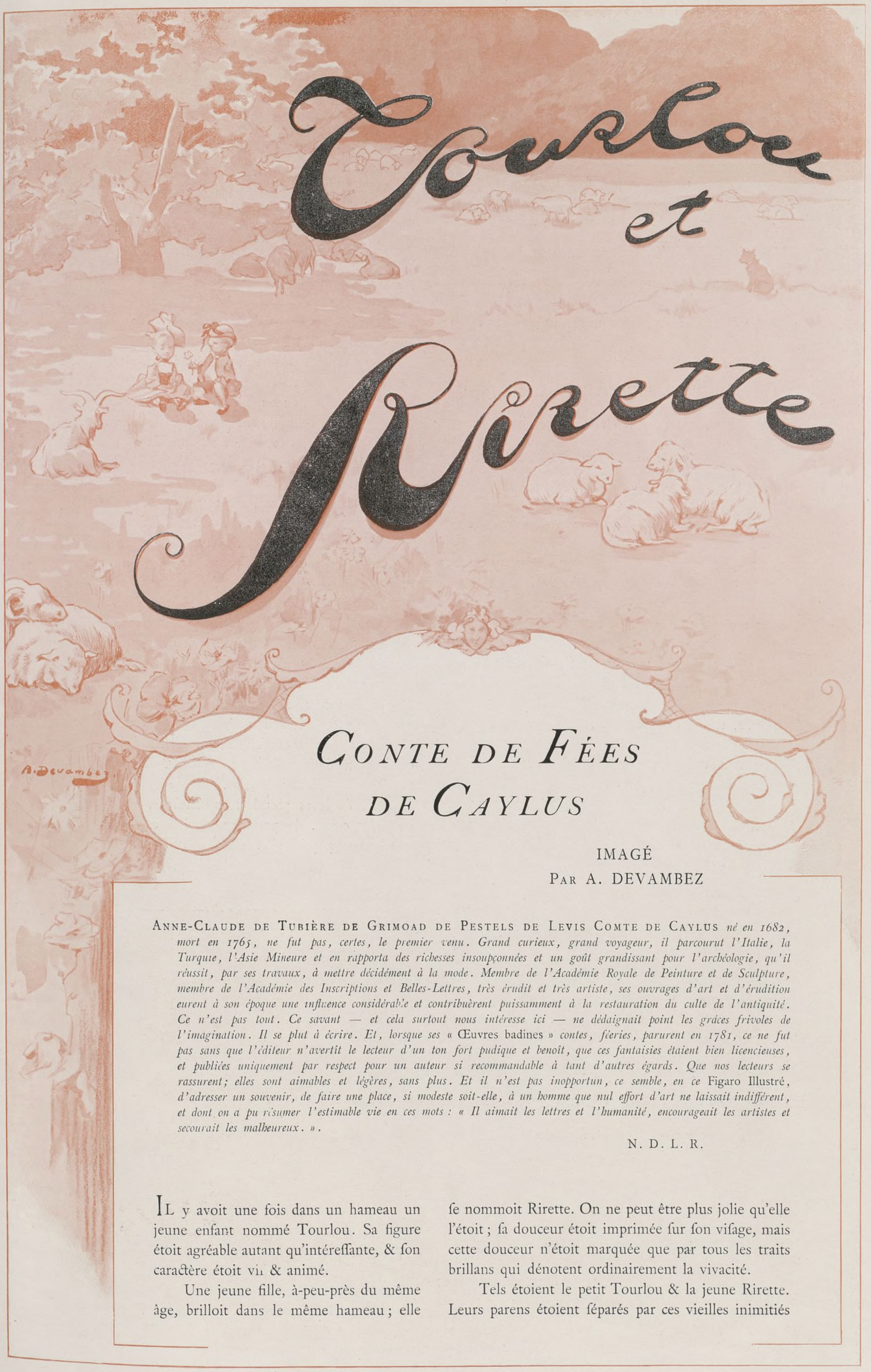
Ayuntamiento de Madrid

Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines ;
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait au bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus : «
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

LA FONTAINE



Ayuntamiento de Madrid



CONTE DE FÉES DE CAYLUS

IMAGÉ
PAR A. DEVAMBEZ

ANNE-CLAUDE DE TUBIÈRE DE GRIMOAD DE PESTELS DE LEVIS COMTE DE CAYLUS *né en 1682, mort en 1765, ne fut pas, certes, le premier venu. Grand curieux, grand voyageur, il parcourut l'Italie, la Turquie, l'Asie Mineure et en rapporta des richesses insoupçonnées et un goût grandissant pour l'archéologie, qu'il réussit, par ses travaux, à mettre décidément à la mode. Membre de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, très érudit et très artiste, ses ouvrages d'art et d'érudition eurent à son époque une influence considérable et contribuèrent puissamment à la restauration du culte de l'antiquité. Ce n'est pas tout. Ce savant — et cela surtout nous intéresse ici — ne dédaignait point les grâces frivoles de l'imagination. Il se plut à écrire. Et, lorsque ses* « Œuvres badines » *contes, féeries, parurent en 1781, ce ne fut pas sans que l'éditeur n'avertît le lecteur d'un ton fort pudique et benoît, que ces fantaisies étaient bien licencieuses, et publiées uniquement par respect pour un auteur si recommandable à tant d'autres égards. Que nos lecteurs se rassurent; elles sont aimables et légères, sans plus. Et il n'est pas inopportun, ce semble, en ce* Figaro Illustré, *d'adresser un souvenir, de faire une place, si modeste soit-elle, à un homme que nul effort d'art ne laissait indifférent, et dont on a pu résumer l'estimable vie en ces mots : « Il aimait les lettres et l'humanité, encourageait les artistes et secourait les malheureux. ».*

N. D. L. R.

IL y avoit une fois dans un hameau un jeune enfant nommé Tourlou. Sa figure étoit agréable autant qu'intéressante, & son caractère étoit vif & animé.

Une jeune fille, à-peu-près du même âge, brilloit dans le même hameau; elle se nommoit Rirette. On ne peut être plus jolie qu'elle l'étoit; sa douceur étoit imprimée sur son visage, mais cette douceur n'étoit marquée que par tous les traits brillans qui dénotent ordinairement la vivacité.

Tels étoient le petit Tourlou & la jeune Rirette. Leurs parens étoient séparés par ces vieilles inimitiés

Ayuntamiento de Madrid

ſi communes dans la tête des vieillards, & qu'ils conſervent plus par habitude que par raiſon.

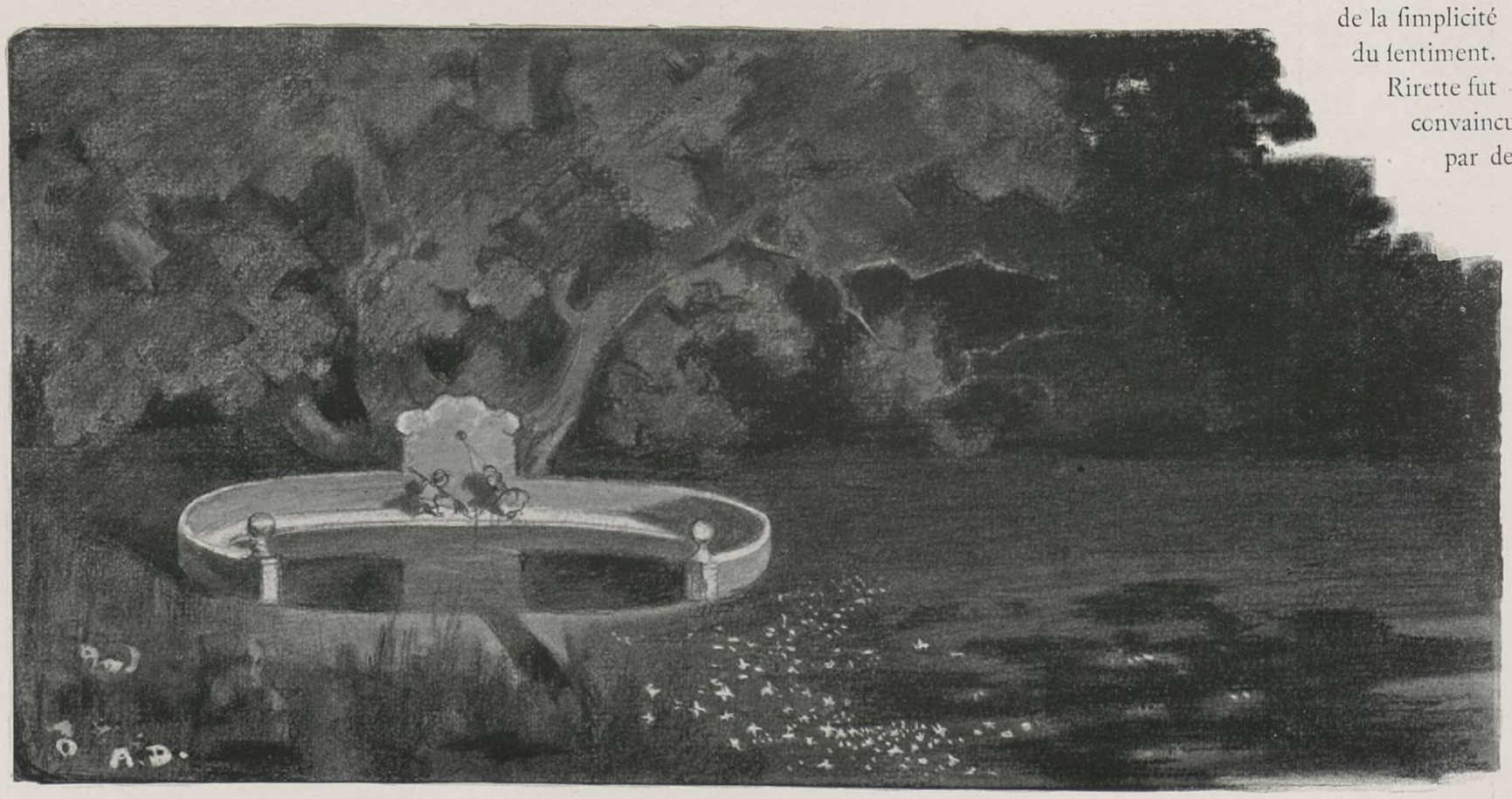
Dès la plus tendre enfance, Tourlou cherchoit Rirette, & Rirette ne s'amuſoit point quand Tourlou ne l'avoit pas rencontrée. Leur occupation étoit la garde de leurs troupeaux. C'eſt un des premiers ſoins de l'humanité, que les gens du monde, même les plus ambitieux, ne ſauroient imaginer ſans le regretter.

Quoique jeunes, on leur confia donc de très-bonne heure ce que leurs parens avoient de plus cher ; mais ce ne fut pas ſans leur défendre de ſe rencontrer. Ce ne fut point l'envie que la défenſe d'une choſe a toujours inſpirée, qui leur faiſoit déſirer de ſe trouver, leur penchant naturel les conduisoit toujours aux mêmes lieux, & ſans avoir jamais éprouvé d'autres ſentimens, ni connu la moindre diſtraction dans leur cœur ni dans leur eſprit ; l'amour dont ils ignoroient même le nom, n'avoit point de plus vifs & de plus zélés ſujets que Tourlou & Rirette.

La fée des Prés s'étoit intéreſſée à leur fortune dès leur plus tendre enfance, par le ſeul attrait que les jolies phyſionomies ont toujours inſpiré. Plus ils croiſſoient en âge, plus ils habitoient les lieux de ſon empire, & plus chaque jour ils lui devenoient chers. Les ſentiments de cette bonne fée étoient de la nature de ceux qui aiment à donner des preuves effectives ; ceux-ci pour l'ordinaire ne ſont point accompagnés de doutes. Elle leur faiſoit toujours trouver, & cela par haſard, ou dans le hameau, ou dans les prairies, ce qu'ils pouvoient déſirer l'un pour l'autre, car pour eux ils ne connoiſſoient point de deſirs perſonnels. C'étoit aſſez que l'un des deux eût fait la rencontre des attentions de la fée, pour que l'autre à l'inſtant les partageât, ils étoient donc réciproquement parés de tout ce qu'ils s'étoient donné l'un à l'autre, & de ce qu'ils avoient déſiré de ſe donner. Indépendamment de ces petits préſens, la fée des Prés aimoit, comme je l'ai déjà dit, à plaire & à obliger ; elle avoit donc toujours le ſoin de leur faire trouver, tantôt les meilleurs petits gâteaux du monde, tantôt des confitures, & très communément des dragées, le tout pour leur collation.

Quand ils eurent atteint un certain âge, la bonne fée voulut ſe faire connoître à eux. Un jour qu'ils prenoient le frais à l'ombre d'une haie vive & fleurie, ils apperçurent une grande dame vêtue de vert, & coëffée de fleurs ſimplement, mais avec grâce. Ils virent qu'elle tournoit ſes pas de leur côté ; ils ſe levèrent en la ſaluant avec politeſſe, dans le deſſein de l'éviter ; mais cette belle dame les remit de leur ſurpriſe & de leur embarras, par les propos doux & flatteurs dont elle accompagna ſon abord ; elle leur dit qu'ils étoient les plus jolis enfans du monde, qu'elle les aimoit depuis longtemps, & que, pour leur témoigner l'amitié qu'elle avoit pour eux, c'étoit elle qui leur donnoit d'auſſi bonnes collations que celles qu'ils trouvoient tous les jours, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Mais pour vous donner des preuves de ce que je vous dis ; aujourd'hui, par exemple, ajouta-t-elle, vous n'avez rien trouvé, ſoyez toujours ſages, aimez-vous bien, je vous apporte de quoi faire collation ; pour lors elle leur donna un petit panier rempli de choſes meilleures encore que toutes celles qu'ils avoient mangées jusqu'alors. Les remerciemens furent proportionnés à la bonté des préſens. La fée les quitta quelques momens après en leur diſant adieu, & leur recommandant de ne parler d'elle que quand ils ſe trouveroient tête à tête. Vous me verrez ſouvent, leur ajouta-t-elle ; mais ſouvenez-vous que je vous vois, quand même vous ne me voyez pas. Cette viſite ne fut pas la ſeule qu'elle leur rendit ; elle prenoit plaiſir à les voir, & s'occupoit du ſoin de former à la vertu les cœurs du monde les mieux nés. Elle voyoit avec joie, par la candeur & la ſimplicité de leurs réponſes, ou par celle de leurs demandes, combien le naturel du cœur & de l'eſprit ſont aimables.

Plus cette ſage fée aima Tourlou et Rirette, plus elle voulut orner l'eſprit de ces deux jolis élèves. Elle ſe servit habilement des ſentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Pour réuſſir dans ce projet, elle leur conta ſouvent de petites hiſtoires qui toutes avoient un objet. Ils ſentirent d'eux-mêmes que la lecture & l'écriture ſont d'un grand ſoulagement dans les plus courtes abſences de ce que l'on aime. Le ſentiment leur apprit donc avec une promptitude incroyable à lire & écrire. Les premiers mots qu'ils tracèrent & qu'ils ſe donnèrent à lire, furent ceux-ci : *je vous aime*. Tourlou écrivoit de tous côtés le nom de Rirette, & liſoit auſſi de tous les côtés son nom écrit de la main de ſa bien-aimée. La muſique & la poéſie leur devinrent enſuite familières. Ils n'eurent d'autres maître que l'auteur de leurs déſirs. La peinture de la vie délicieuſe qu'ils paſſoient dans l'innocence, l'hiſtoire de leurs petits événemens, & le détail de leurs premiers amuſements, ont été les premiers exemples, comme les premiers principes de l'églogue ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient été ſouvent imités. L'eſprit a tout gâté dans ce genre, en prenant la place de la ſimplicité du ſentiment. Rirette fut convaincue, par des



Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

exemples qui ne trouvèrent rien à combattre dans ſon cœur, que la ſageſſe & la vertu ſont néceſſaires à une jeune perſonne de ſon ſexe; & Tourlou lui-même, tout vif qu'il étoit en effet, fut obligé de convenir que cette même vertu eſt un des plus forts liens de l'amour.

Quand leur eſprit fut bien formé du côté des choſes agréables & du côté des talens, la fée des Prés voulut exiger d'eux, & les accoutumer à une légère attention, non pas pour elle, car ils l'aimoient de tout leur cœur, & quand on aime on est toujours attentif. J'exige, leur dit-elle un jour à l'un et à l'autre, que vous donniez vos ſoins à une choſe qui m'eſt chère. Vous connoiſſez la fontaine que j'appelle ma Favorite, & qui mérite ce nom ſoit par la fraîcheur, ſoit par la clarté de ſes eaux. Promettez-moi que tous les matins avant que les rayons du ſoleil aient pu l'échauffer, vous aurez l'attention de la nétoyer, & d'ôter les pierres & tout ce qui pourroit troubler ſa pureté : j'attache à ce ſoin innocent une preuve de votre amitié pour moi. Sachez de plus que le bonheur de vous voir & celui de n'être jamais ſéparés, dépend abſolument de l'exactitude avec laquelle vous remplirez l'engagement que vous prenez avec moi. Pour témoigner leur reconnoiſſance & l'amitié qu'ils ressentoient, & ſurtout pour n'être jamais ſéparés, ils trouvèrent qu'ils n'étoient pas chargés d'un ſoin aſſez conſidérable. Ils repréſentèrent le peu de peine qu'ils auroient à s'acquitter d'une choſe ſi facile à exécuter, & dont la récompenſe étoit ſi considérable; mais la fée n'exigea que cette condition.

Pendant un très-longtemps la fontaine la plus propre fut, ſans contredit, la favorite. Nos amans s'envioient le bonheur de lui rendre leurs premiers ſoins, & le plaiſir d'avoir ſatisfait l'un avant l'autre à la preuve de tous leurs ſentimens ; mais l'excès de l'amour & celui de la délicateſſe ont ſouvent fait commettre bien des fautes.

Un matin que l'un et l'autre avoient devancé l'aurore, & qu'elle découvroit dans le plus beau jour du printemps toutes les fleurs qu'elle venoit elle-même de faire éclore, nos amans enchantés de cet aſpect, & qui ſavoient ſi bien rapporter tout à ce qu'ils aimoient, ſe perſuadèrent, chacun de son côté, qu'ils avoient aſſez de temps, l'un, pour cueillir un bouquet, & l'autre, pour faire une couronne à l'objet de son amour. La multiplicité des fleurs leur préſentoit de quoi ſe ſatisfaire en un moment ; mais le ſentiment rend difficile pour les choſes que l'on deſtine à ce que l'on aime ; une fleur

Ayuntamiento de Madrid

paroiſſant plus belle que celle que l'on venoit de cueillir avec joie comme la plus rare de la prairie ; une autre attirant la vue par la nouveauté ou par l'agrément de ſon odeur. A ce choix ſi ſimple en apparence, & qui ne devoit occuper qu'un inſtant, les momens s'envolèrent, les rayons du ſoleil les avertirent de leur faute ; ils coururent avec ardeur à la favorite, ils la trouvèrent déjà dorée par l'astre qu'ils étoient engagés par ferment à prévenir. Ils arrivèrent préciſément enſemble, mais par différens chemins, & s'aperçurent qu'elle bouillonnoit de la manière la plus effroyable. Un grand fleuve terrible par ſa largeur & par ſa grande rapidité, vint engloutir à leurs yeux la favorite qui leur étoit ſi préciſément recommandée. Le terrein qui portoit nos deux amans ſe retira de chaque côté, & devint le bord de ce fleuve redoutable, dont la largeur permettoit à peine à la vue de diſtinguer l'objet qui ſe trouvoit de l'autre côté. Cet événement ſe

paſſa avec tant de promptitude, que nos amans, en faiſant un cri de douleur, n'eurent que le temps de ſe montrer la couronne & le bouquet ; un ſimple coup-d'œil exprime bien des choſes quand le cœur eſt attentif, & cette tendre exclamation ne ſervit encore qu'à redoubler leur malheur. Tourlou vingt fois ſe mit à la nage pour rejoindre, ou du moins pour revoir de plus près sa chère Rirette ; mais toujours une force invincible le rapporta au bord d'où il s'étoit élancé. Rirette trouva pluſieurs bateaux, pluſieurs arbres même que le fleuve entraînoit par ſa rapidité ; mais les efforts qu'elle fit de ſon côté, pour rejoindre ſon amant, ne furent pas plus heureux que ceux qu'il avoit faits. Ils ſuivirent donc avec une peine infinie les bords de ce fleuve, dans l'eſpérance de pouvoir à la fin le traverſer. Les nuits étoient terribles à paſſer ; mais la lumière du jour leur ramenoit du moins le plaiſir de s'apercevoir des montagnes, des rivières qui venoient mêler leurs eaux à ce fleuve qui les ſéparoit ; enfin tout ce que la ſurface de la terre préſente d'inégalités, leur cauſa non seulement des fatigues infinies, mais les priva de la conſolation qu'ils avoient en ſe voyant, quoique de bien loin. Ils ſuivirent le cours de ce prodigieux fleuve pendant l'eſpace de plus de trois ans. Ils arrivèrent enfin au bord de la mer, dans laquelle il venoit perdre ſon orgueil & son nom. Cette immenſe étendue d'eau leur cauſa d'abord la ſurpriſe que le premier aſpect de cet élément imprime à tous les hommes ; mais après quelques réflexions, ils ne doutèrent point que la fée, mécontente, ne leur préſentât cet objet pour terminer leur deſtinée, & ne pouvant réſiſter davantage à une ſéparation à laquelle ils ſe croyoient éternellement condamnés, ils ſe regardèrent tous deux, ſe firent des ſignes d'adieux inſpirés par le plus tendre amour, & tous deux d'un commun accord ſe précipitèrent dans la mer.

La bonne fée des Prés, qui les avoit toujours ſuivis, qui n'avoit pu s'accoutumer elle-même à la ſolitude des lieux qui lui retraçoient à tous les momens les tableaux agréables de Tourlou & de Rirette, & qui n'avoit jamais eu d'autre deſſein que celui de les rendre attentifs, ne ſouffrit pas que ni l'un ni l'autre tombât dans la mer : elle les retint donc en l'air ; & les poſant à côté l'un de l'autre ſur le même ſable, elle leur laiſſa quelque temps le ſenſible plaiſir de ſe retrouver. Elle fit plus, elle attendit qu'ils euſſent exprimé d'eux-mêmes les regrets de leur déſobéïſſance, elle ne fit point la délicate mal-à-propos ; elle reçut pour elle le chagrin de ce que leur déſobéïſſance avoit fait ſouffrir à ce qu'ils aimoient. Quand ils eurent abondamment conté leurs plaiſirs préſens, & leurs peines paſſées, & qu'ils eurent eu le temps de faire quelques réflexions ſur l'éloignement où ils ſe trouvoient de leur hameau, & ſur l'embarras de leur retour, la bonne fée parut au milieu d'eux ; ils tombèrent à ſes genoux, & lui demandèrent tant de pardons, que la fée des Prés, en pleurant de tendreſſe, les embraſſa tous deux, les aſſurant du pardon qu'elle leur accordoit : elle leur promit en même temps de leur donner toujours des marques de ſon amitié. D'un coup de ſa baguette, elle fit arriver ſon petit caroſſe de jonc vert, clouté & orné partout des perles de l'aurore du mois de Mai, qu'elle conſervoit avec ſoin comme les plus rares ; elle fit placer Rirette à côté d'elle, & Tourlou ſe mit sur le devant : elle ordonna à ſes ſix taupes à courte queue de la mener chez elle ; en un quart d'heure au plus, elle ſe trouva dans les belles prairies dont elle étoit la fée, & nos amans revirent avec tranſport les témoins de leur enfance & de leur amour. Tout muets que ſoient ces témoins, ils parlent aux amans, ils ſavent les entretenir. La fée avoit réſolu de faire leur bonheur, ils n'en déſiroient aucun que celui d'une éternelle union ; elle rétablit la paix dans les familles déſunies ; & le jour qu'elle avoit deſtiné pour leur mariage, elle conduiſit Tourlou & Rirette dans une petite maiſon baſſe et bien bâtie ; elle étoit ruſtique, ſolide & propre. La favorite, qui avoit repris ſa première forme, avoit reçu un ordre auquel elle avoit obéï, de faire la clôture de la maison & du verger ; enfin tout ce que l'on pouvoit déſirer pour les maîtres & pour les troupeaux ſe trouvoit dans ce ſéjour champêtre. La fée les fit aſſeoir l'un & l'autre à ses côtés, après qu'ils eurent obſervé avec ſoin toutes les recherches utiles de cette agréable demeure.

Promettez-moi, dit-elle, de travailler à la culture de vos

Ayuntamiento de Madrid

champs & à l'entretien de vos troupeaux, & tenez-moi parole plus que vous n'avez fait pour les ſoins de la favorite; ne vous laiſſez accabler, ni par la négligence, ni par la pareſſe, & je vous promets que l'abondance des ſeuls biens à déſirer ne vous manquera jamais. Je puis vous répondre que vous y réunirez la ſanté du corps, l'amuſement de l'eſprit, & la conſtance du cœur.

Après cette courte harangue, la bonne fée des Prés aſſembla tous les parens & tous les amis de Tourlou & de Rirette, & fit une nôce comme au bon vieux temps. L'on coucha les mariés à leur grande ſatisfaction. Ce fut à cette occasion que l'on chanta, & que l'on fit les couplets de Tourlourirette, dont le refrein a paſſé juſqu'à nous. C'eſt la ſeule preuve qui nous ſoit reſtée pendant un très-longtemps de cette véritable hiſtoire.

Tourlou et Rirette s'aimèrent bien, ſuivirent exactement les conſeils de la bonne fée; & ce qui eſt très rare, ils eurent beaucoup d'enfans qui firent le bonheur de leur vie, & la contolation de leur vieilleſſe.

CAYLUS

Ayuntamiento de Madrid